L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 12 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

MERCREDI MATIN, 8 OCTOBRE.

Résolution du Comité Démocrate National.

Les dépêches télégraphiques d'hier matin nous apprennent que le Comité National Démocrate a fait une adresse au peuple des Etats-Unis, dans le but non seulement de relever le courage des fusionistes quelque peu abattu par le résultat des élections dans deux grands Etats du centre, mais encore de fortifier le parti de la coalition contre les Républicains radicaux, en lui démontrant que tout n'est pas perdu et qu'il peut encore avoir la victoire en faisant une propagande énergique pendant les 19 jours qui nous séparent des élections présidentielles. Les élections de la Géorgie et de l'Indiana prouvent, en effet, que les fusionistes ne manquent pas d'éléments de puissance et le Comité National Démocrate pense qu'il est moralement autorisé à adresser au peuple, ami des réformes et des libertés constitutionnelles, le langage dont les dépêches n'ont pu nous donner qu'un faible aperçu. Les principes du programme de Cincinnati, adopté par la Convention de Baltimore, sont certainement des principes respectables et auxquels peuvent honorablement se rallier toutes les oppositions quelle que soit leur origine.

Certaines gens, en apprenant le résultat des élections de la Pennsylvanie et de l'Ohio et le résultat des élections de ville dans l'Etat du Connecticut, avaient pensé que la continuation de la lutte, sous le drapeau de Greeley, étant chose impossible avec quelque espoir de succès, il fallait au plus tôt se rescourer d'un autre côté et substituer à ce candidat un homme aux antécédents plus acceptables pour le parti démocrate. Mais le comité national démocrate a pensé différemment. Une substitution de candidature à la dernière heure ne pourrait que bien difficilement amener un favorable résultat; si d'un côté on ralliait plus de démocrates, de l'autre on perdrait une partie des républicains libéraux qui se sont unis à eux pour cette élection, et ce serait faire affront à un homme qui, à bien juger sainement par la conduite qu'il tient aujourd'hui, par les principes qu'il soutient et par l'activité vraiment extraordinaire qu'il déploie, ne mérite pas qu'on le laisse en route dans une campagne qui est loin d'être finie, bien qu'elle ne se soit pas ouverte, quant aux résultats du moins, sous des auspices très encourageants.

Il y a une raison pour laquelle le parti démocrate reste attaché à la candidature de M. Greeley, c'est son honnêteté individuelle et son incorruptibilité d'opposition et de démocratie, alors même que sa compétence pour gouverner le pays. On avait cru jusqu'ici que M. Greeley était purement un journaliste, un écrivain au style travaillé et aux productions laborieuses, un homme instruit sur la politique américaine, un philosophe aux idées excentriques, et, en fait d'éloquence, tout au plus un faiseur de lectures. On était bien loin de l'apprécier à sa juste valeur. Greeley est très certainement tout ce que nous venons de dire, mais il est plus et beaucoup plus que cela; il est orateur éloquent et disert; il est improvisateur dans la force du terme. Il s'est montré dans cette campagne bien au-dessus de ce qu'on croyait qu'il était. Il a prononcé des harangues en tous lieux, aux fenêtres, aux balcons, dans les rues, sur les places publiques, sur la plate-forme des trains de chemins de fer, dans les grandes réceptions d'apparat et dans tous les hôtels où il a pu faire un instant de halte.

Toutes ces allocutions, bien que prononcées à la course, on peut le dire, ont été néanmoins pleines de sens, de jugement, de réserve et de prudence. Il n'a pas aventuré un seul mot, il n'a pas émis une seule pensée, dont les partis qui en font fait leur porte-drapeau puissent se plaindre. Bien plus, Greeley s'est fait applaudir même par ceux qui, de parti pris, votent contre le programme fusionniste. C'est ce que nul orateur n'a fait, jusqu'à présent, aux Etats-Unis et surtout c'est ce que n'a jamais fait un candidat à la présidence des Etats-Unis. L'usage, en pareil cas, pour un tel candidat, était de se taire, et cela dans l'intérêt même de son parti.

En effet, dans les discours adressés à la foule, il est si facile de se livrer à des contradictions de programme et à des mots imprudents que le plus sûr moyen d'éviter ce danger est de garder le silence. Mais M. Greeley ne s'est pas conformé à cet usage; il a passé outre; il a voulu se faire connaître tout entier; il s'est adressé à tous les partis, à toutes les classes, à toutes les races, à tout le monde appelé à l'entendre; il a provoqué les interpellations très-disposé qu'il était à répondre à toutes; il n'a pas craint de blesser les sentiments des uns ni de soulever la rancune des autres; il a bravé toutes les susceptibilités et les amours-propres et il a fait sa course à voiles déployées comme un homme qui ne craint ni le changement de temps ni les orages. Son but était clair et nettement tracé. Point d'obscurité à ce sujet. La guerre a produit assez de maux; elle est finie depuis sept ans sur les champs de bataille; il est temps et plus que temps qu'elle finisse dans les champs de la politique.

Par l'abolition de l'esclavage sans indemnité, le Sud a payé plus que sa part de la guerre et nous ne devons pas lui demander davantage. La fraternité civique entre les Etats faisant l'union avant la guerre, il faut que cette même fraternité fasse l'union avec le retour de la paix. Cette partie de la réconciliation qu'on appelle le Sud a été malheureusement livrée à la politique des aventuriers qui en ont profité les dénoncer, et, en se servant de sa compétence pour gouverner le pays. On avait cru jusqu'ici que M. Greeley était purement un journaliste, un écrivain au style travaillé et aux productions laborieuses, un homme instruit sur la politique américaine, un philosophe aux idées excentriques, et, en fait d'éloquence, tout au plus un faiseur de lectures. On était bien loin de l'apprécier à sa juste valeur. Greeley est très certainement tout ce que nous venons de dire, mais il est plus et beaucoup plus que cela; il est orateur éloquent et disert; il est improvisateur dans la force du terme. Il s'est montré dans cette campagne bien au-dessus de ce qu'on croyait qu'il était. Il a prononcé des harangues en tous lieux, aux fenêtres, aux balcons, dans les rues, sur les places publiques, sur la plate-forme des trains de chemins de fer, dans les grandes réceptions d'apparat et dans tous les hôtels où il a pu faire un instant de halte.

Toutes ces allocutions, bien que prononcées à la course, on peut le dire, ont été néanmoins pleines de sens, de jugement, de réserve et de prudence. Il n'a pas aventuré un seul mot, il n'a pas émis une seule pensée, dont les partis qui en font fait leur porte-drapeau puissent se plaindre. Bien plus, Greeley s'est fait applaudir même par ceux qui, de parti pris, votent contre le programme fusionniste. C'est ce que nul orateur n'a fait, jusqu'à présent, aux Etats-Unis et surtout c'est ce que n'a jamais fait un candidat à la présidence des Etats-Unis. L'usage, en pareil cas, pour un tel candidat, était de se taire, et cela dans l'intérêt même de son parti.

En effet, dans les discours adressés à la foule, il est si facile de se livrer à des contradictions de programme et à des mots imprudents que le plus sûr moyen d'éviter ce danger est de garder le silence. Mais M. Greeley ne s'est pas conformé à cet usage; il a passé outre; il a voulu se faire connaître tout entier; il s'est adressé à tous les partis, à toutes les classes, à toutes les races, à tout le monde appelé à l'entendre; il a provoqué les interpellations très-disposé qu'il était à répondre à toutes; il n'a pas craint de blesser les sentiments des uns ni de soulever la rancune des autres; il a bravé toutes les susceptibilités et les amours-propres et il a fait sa course à voiles déployées comme un homme qui ne craint ni le changement de temps ni les orages. Son but était clair et nettement tracé. Point d'obscurité à ce sujet. La guerre a produit assez de maux; elle est finie depuis sept ans sur les champs de bataille; il est temps et plus que temps qu'elle finisse dans les champs de la politique.

Par l'abolition de l'esclavage sans indemnité, le Sud a payé plus que sa part de la guerre et nous ne devons pas lui demander davantage. La fraternité civique entre les Etats faisant l'union avant la guerre, il faut que cette même fraternité fasse l'union avec le retour de la paix. Cette partie de la réconciliation qu'on appelle le Sud a été malheureusement livrée à la politique des aventuriers qui en ont profité les dénoncer, et, en se servant de sa compétence pour gouverner le pays.